

L'École des femmes

de **Molière**
mise en scène **Stéphane Braunschweig**

création

**9 novembre –
29 décembre**

Odéon 6^e

Location

01 44 85 40 40 / www.theatre-odeon.eu

Tarifs

de 6€ à 40€ (séries 1, 2, 3 et 4)

Horaires

du mardi au samedi à 20h, dimanche à 15h

relâche le lundi

relâches exceptionnelles :

les dimanches 11 novembre, 2 décembre et mardi 25 décembre

représentations surtitrées en anglais :

les samedis 24 novembre et 29 décembre

Odéon-Théâtre de l'Europe

Théâtre de l'Odéon

Place de l'Odéon 6^e

Service de presse

Lydie Debièvre, Nina Danet

+ 33 1 44 85 40 73

presse@theatre-odeon.fr

Dossiers de presse et photos également disponibles

sur www.theatre-odeon.eu

mot de passe : podeon82

#LEcoledesfemmes

de **Molière**

mise en scène et scénographie **Stéphane Braunschweig**
création

avec

Suzanne Aubert	Agnès
Laurent Caron	Alain
Claude Duparfait	Arnolphe
Glenn Marousse	Horace
Thierry Paret	Oronte
Ana Rodriguez	Georgette
Assane Timbo	Chrysalde

collaboration artistique **Anne-Françoise Benhamou**
collaboration à la scénographie **Alexandre de Dardel**
costumes **Thibault Vancraenenbroeck**
lumière **Marion Hewlett**
son **Xavier Jacquot**
vidéo **Maïa Fastinger**
maquillages/coiffures **Karine Guillem**
assistante à la mise en scène **Clémentine Vignais**

*production Odéon-Théâtre de l'Europe
coproduction Théâtre de Liège
avec le soutien du Cercle de l'Odéon*

Tournée 2019

8 et 9 janvier / La Coursive – Scène nationale La Rochelle
15 au 19 janvier / La Comédie de Clermont-Ferrand – Scène nationale
29 et 30 janvier / Bonlieu – Scène nationale Annecy
5 au 8 février / Théâtre de Liège
6 au 9 mars / La Comédie de Saint-Étienne – Centre dramatique national
20 au 22 mars / Les Théâtres – Marseille
28 et 29 mars / Besançon Franche-Comté – Centre dramatique national
23 au 26 mai / Théâtre Dijon Bourgogne – Centre dramatique national

durée estimée 2h

Extrait

- CHRYSALDE Et que prétendez-vous qu'une sottise, en un mot...
- ARNOLPHE Épouser une sottise est pour n'être point sot :
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage ;
Mais une femme habile est un mauvais présage,
Et je sais ce qu'il coûte à de certains gens,
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
Moi, j'irais me charger d'une spirituelle,
Qui ne parlerait rien que cercle et que ruelle ?
Qui de prose, et de vers, ferait de doux écrits,
Et que visiteraient marquis et beaux esprits,
Tandis que, sous le nom du mari de Madame,
Je serais comme un saint que pas un ne réclame ?
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut,
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime ;
Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire à son tour : "Qu'y met-on ?"
Je veux qu'elle réponde "Une tarte à la crème" ;
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême ;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre, et filer.
- CHRYSALDE Une femme stupide est donc votre marotte ?
- ARNOLPHE Tant, que j'aimerais mieux une laide, bien sottise,
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.
- CHRYSALDE L'esprit, et la beauté...
- ARNOLPHE L'honnêteté suffit.

Molière, *L'École des femmes*,
acte I, scène 1

Arnolphe veut une épouse fidèle. Il compte se la fabriquer sur mesure, en tenant Agnès à l'écart du monde depuis ses quatre ans et en la maintenant dans l'ignorance... Mais Agnès va échapper au fantasme dans lequel on veut l'enfermer et le rêve d'Arnolphe tourner au cauchemar. Pour explorer le roman caché de la pièce, sa cruauté, sa violence, et faire résonner aujourd'hui le comique noir de la folie moliéresque, Stéphane Braunschweig a fait appel à Claude Duparfait (qui fut entre autres l'Orgon de son *Tartuffe* à l'Odéon en 2008) et Suzanne Aubert (qu'il dirigea dans *Le Canard Sauvage*).

Traverses (Rencontres-débats autour du spectacle)

Carcans de l'éducation

jeudi 22 novembre / 18h00 / Salon Roger Blin
dialogue philosophique entre Marc Crépon et Paul Audi
dans le cadre du cycle *Impasses de la domination*

Molière : un portrait

jeudi 29 novembre / 18h00 / Salon Roger Blin
avec Georges Forestier, spécialiste du XVII^e siècle
dans le cadre du cycle *Fragments de saison*

Les voies de l'émancipation

mercredi 5 décembre / 18h00 / Salon Roger Blin
avec Catherine Kintzler et Stéphane Braunschweig
dans le cadre du cycle *Comment tenir ensemble ?*

Molière, les femmes et les arts

vendredi 14 décembre / 19h00 / Auditorium du Louvre
avec Nicolas Milovanovic, conservateur en chef, département de Peintures, et Stéphane Braunschweig, animé par Daniel Loayza
dans le cadre du cycle *Traverses au Louvre*

Derrière les murs de *L'École des femmes* de Molière

*Dans un petit couvent, loin de toute pratique
Je la fis élever selon ma politique,
C'est-à-dire ordonnant quels soins on emploierait
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.
Dieu merci, le succès a suivi mon attente.
Et, grande, je l'ai vue à ce point innocente
Que j'ai béni le Ciel d'avoir trouvé mon fait
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.*
(Acte I, scène 1)

La peur des femmes transpire de l'œuvre de Molière. Jalousie malade, possessivité débridée, hantise d'être trompé, désir de domination définitive : les personnages masculins, particulièrement ceux que leur auteur interprétait lui-même (Alceste, Orgon, Arnolphe...), sont des malades habités par cette peur, et qui oscillent entre le ridicule et la terreur qu'ils inspirent.

C'est aussi et peut-être plus fondamentalement une peur du désir. Peur de son propre désir aliénant, et peur de ce désir de l'autre qu'on ne peut jamais contrôler et qui constitue la vraie peur du cocuage.

Et précisément *L'École des femmes* est la comédie de Molière qui parle le plus du désir et du besoin de le garder sous contrôle.

Arnolphe, célibataire invétéré toujours prêt à se rire des maris trompés et à fustiger leurs femmes, s'apprête pourtant à épouser la jeune Agnès. L'ayant recueillie enfant et fait élever à l'écart du monde depuis ses quatre ans, il pense l'avoir ainsi protégée des vices qu'il redoute, et que l'enfant a grandi sans perdre sa pureté ni son innocence.

Pour Arnolphe, la pierre de touche de l'éducation des femmes, c'est donc d'abord le maintien dans l'ignorance, et au premier chef celle des choses du sexe. Mais lorsqu'il comprend qu'Agnès a commencé d'éprouver du désir pour le jeune Horace, il entreprend de combattre ce désir – et de réaliser le sien – par une "éducation" beaucoup plus radicale et qui s'apparente aux pires intégrismes religieux :

*Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité.*
(Acte 3, scène 2)

C'est ainsi que Molière hyperbolise dans la folie totalitaire d'Arnolphe les soubassements ordinaires de la domination masculine et les angoisses qui la constituent. Et comme souvent chez lui, l'effroi se conjugue au rire.

L'École des femmes distille un fort malaise et un trouble certain. L'amour d'Arnolphe pour Agnès et ses relents d'inceste évoquent la *Lolita* de Nabokov, tandis que le viol rôde comme dans la *Viridiana* de Buñuel. La situation d'enfermement, à la fois physique et dogmatique, et la cruauté qui en découle et qui va peu à peu se retourner contre Arnolphe ont l'intensité des cauchemars.

Même l'émancipation finale d'Agnès, fuguant avec Horace, prend la forme d'un périlleux passage à l'acte...

Énigmatique Agnès. Quelles armes pour affronter le désir des hommes et échapper au fantasme où Arnolphe voudrait l'enfermer ? On sait que la pièce fit scandale : mais peut-être moins pour les sous-entendus grivois qui affleurent sous les alexandrins que pour l'étonnante force de transgression que recèle cette supposée ingénue...

Stéphane Braunschweig, septembre 2018

L'impuissance de la volonté

Voici sur la scène un homme et une femme affrontés. Le point essentiel ce n'est pas qu'Arnolphe pourrait être le père d'Agnès, c'est qu'il l'a élevée, ou du moins qu'il a pris avec elle des habitudes de père, et que ce n'est pas en père qu'il veut être aimé. Le point délicat, ce n'est pas l'acceptation par une jeune fille d'un mari plus âgé qu'elle, c'est la transformation, devant ses yeux, d'un homme-père en homme-mari, alors qu'elle ne parvient pas, elle, à changer ses habitudes ni son optique. [...] Elle peut aimer Arnolphe comme son père, elle ne pourrait pas le souffrir comme son époux, et le malheur veut qu'Arnolphe ait instinctivement recours à l'autorité paternelle lorsqu'il veut imposer le mari. La contradiction de ces deux manières d'être, le glissement de l'une sur l'autre, font le comique essentiel de *L'École des femmes*. Bien loin d'être l'histoire d'un amant trop âgé, *L'École des femmes* est le drame d'un homme trop jeune pour son emploi.

Molière nous découvre, sous les théories et les gesticulations dérisoires de la volonté, le jeu aveugle des impulsions : ce qui meut les hommes, ce qui commande le mouvement d'une vie comme le mouvement d'une comédie. La force instinctive d'Arnolphe se retourne contre elle-même : c'est qu'elle prétend agir sur la nature d'une autre force sans tenir compte de la nature de celle-ci. Mauvaise mécanique. Arnolphe, pur instinct, devant Agnès devient pure volonté, c'est-à-dire pur néant. D'où sa tragédie et notre rire. L'instinct d'Agnès l'emporte parce qu'il demeure adéquat à lui-même. Rien ne porte dans les trémolos d'Arnolphe. [...] Quand, à la fin, Arnolphe s'abandonne et se traîne à genoux, quand le voilà nu devant Agnès, quelle misère, quelles distances entre ces deux êtres accrochés l'un à l'autre. L'impuissance à "se faire passer" dans un raisonnement ou dans un éclat, voilà une des "expériences" que nous révèle ce chef-d'œuvre.

Et aussi l'impuissance de la volonté. [...] Finies, les illusions de puissance, le romanesque créateur, la volonté edificatrice du bonheur. [...] Un homme se débat dans ce monde nouveau pour lui, nouveau pour un grand nombre de ses contemporains, nouveau peut-être pour Molière. [...]

Ainsi notre rire est-il taillé dans l'angoisse d'Arnolphe, et cette angoisse est toute humaine, toute dramatique. [...] Et pourtant il est comique, à cause de la contradiction entre sa volonté et ses aventures, à cause de son mépris pour la pensée commune, à cause qu'il va lui-même se loger dans la classe d'hommes qui excite ses sarcasmes. Molière ne réussira jamais mieux la rigoureuse superposition de deux consciences, la conscience comique du spectateur et la conscience dramatique, tragique de l'acteur. [...] La comédie et la tragédie se rejoignent, s'harmonisent, au bénéfice de la comédie, mais sans que la tragédie perde un pouce de ses droits sur l'expression du réel.

Ramon Fernandez, *Molière ou l'essence du génie comique*,
1929 (réédition Grasset, 1979)

Un trésor insoupçonné

Nous étions arrivés devant la porte. Je descendis de la voiture pour donner au cocher d'adresse de Brichot. Du trottoir je voyais la fenêtre de la chambre d'Albertine, cette fenêtre autrefois toujours noire le soir quand elle n'habitait pas la maison, que la lumière électrique de l'intérieur segmentée par les pleins des volets, striait de haut en bas de barres d'or parallèles. Ce grimoire magique, autant il était clair pour moi et dessinait devant mon esprit calme des images précises, toutes proches, et en possession desquelles j'allais entrer tout à l'heure, était invisible pour Brichot resté, dans la voiture, presque aveugle, et eût d'ailleurs été incompréhensible pour lui, puisque, tout autant que les amis qui venaient me voir avant le dîner, quand Albertine était rentrée de promenade, le professeur ignorait qu'une jeune fille, toute à moi, m'attendait dans une chambre voisine de la mienne. La voiture partit. Je restai un instant seul sur le trottoir. Certes ces lumineuses rayures que j'apercevais d'en bas et qui à un autre eussent semblé toutes superficielles, je leur donnais une consistance, une plénitude, une solidité extrêmes, à cause de toute la signification que je mettais derrière elles, en un trésor si l'on veut, un trésor insoupçonné des autres, que j'avais caché là et dont émanaient ces rayons horizontaux, mais un trésor en échange duquel j'avais aliéné ma liberté, la solitude, la pensée. Si Albertine n'avait pas été là-haut, et même si je n'avais voulu qu'avoir du plaisir, j'aurais été le demander à des femmes inconnues, dont j'eusse essayé de pénétrer la vie, à Venise peut-être, à tout le moins dans quelque coin du Paris nocturne. Mais maintenant ce qu'il me fallait faire quand venait pour moi l'heure des caresses, ce n'était pas partir en voyage, ce n'était même plus sortir, c'était rentrer. Et rentrer non pas pour au moins se retrouver seul et, après avoir quitté les autres qui vous fournissaient du dehors l'aliment de votre pensée, se trouver au moins forcé de le chercher en soi-même, mais au contraire moins seul que quand j'étais chez les Verdurin, reçu que j'allais être par la personne en qui j'abdiquais, je remettais le plus complètement la mienne, sans que j'eusse un instant le loisir de penser à moi, et même la peine, puisqu'elle serait auprès de moi, de penser à elle. De sorte qu'en levant une dernière fois mes yeux du dehors vers la fenêtre de la chambre dans laquelle je serais tout à l'heure il me sembla voir le lumineux grillage qui allait se refermer sur moi et dont j'avais forgé moi-même, pour une servitude éternelle, les inflexibles barreaux d'or.

Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu* : *La Prisonnière*,
Robert Laffont, 1987

Repères biographiques

Suzanne Aubert

En 2007 elle a travaillé sous la direction de Ludovic Lagarde pour *Fairy Queen* d'Olivier Cadiot et *Richard III* de Peter Verhelst. Elle entre à l'école du Théâtre National de Strasbourg en 2008. À la suite de cette formation, elle a travaillé avec Jean-Pierre Vincent et Clément Poirée. En 2013, elle rencontre David Lescot sur le spectacle *Les Jeunes*, elle joue également sous sa direction dans *J'ai trop peur*. Elle travaille aussi avec Pauline Beaulieu à Berlin sur *An Holden Caulfield Experiment* et avec Christophe Greilshammer pour *In Situ* de Patrick Bouvet. En 2014 elle interprète Hedvig dans *Le Canard sauvage* d'Henrik Ibsen, mis en scène par Stéphane Braunschweig au Théâtre national de la Colline. Elle travaille avec Rémy Barché depuis 2015 : *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais, *La Truite* de Baptiste Amman, *Le Messenger de l'amour* et *Le Traitement* de Martin Crimp. Elle interprète le rôle-titre dans *Alice*, mis en scène par Emmanuel Demarcy-Mota au Théâtre de la Ville. Elle a aussi mis en scène *Baleines* à la Comédie de Reims en 2017.

Laurent Caron

Après des études au Conservatoire de Liège terminées en 2005, Laurent Caron a travaillé au Théâtre National de Belgique avec des metteurs en scène comme Lars Norén, Franz-Xaver Kroetz, Hauke Lanz... Il a aussi collaboré avec le Groupov et Jacques Delcuvellerie, d'abord dans *Anathème*, présenté au Festival d'Avignon puis dans *Un Uomo di Meno* créé au Théâtre National en 2010 et repris au Théâtre de Liège en 2012. Ces dernières années, il a travaillé avec, entre autres, Galin Stoev dans *Le Triomphe de l'Amour*, Emmanuel Meirieu dans *Mon Traître...*

Au Cinéma, après un atelier "Face Caméra" dirigé par Olivier Gourmet et Benoît Dervaux, il fait la rencontre de Jean-Pierre et Luc Dardenne et joue dans *Le Silence de Lorna*. Depuis il a participé à chacun de leurs films. Il a aussi travaillé avec Lucas Belvaux, Julien Rambaldi, Stephan Streker...

Claude Duparfait

Après l'École de Chaillot et le CNSAD de Paris (1988-90), il a joué avec Jacques Nichet (*Le Baladin du monde occidental* de Synge, *Silence complice* de Keene) ; François Rancillac (*Le Nouveau Menoza* de Lenz, *Polyeucte* de Corneille) ; Jean- Pierre Rossfelder (*Andromaque* de Racine) ; Bernard Sobel (*Le Roi Jean*, *Threepenny Lear* d'après Shakespeare, *Les Géants de la Montagne* de Pirandello) ; Anne-Françoise Benhamou et Denis Loubaton (*Sallinger* de Koltès) ; Stéphane Braunschweig (*La Cerisaie* de Tchekhov, *Docteur Faustus* d'après Thomas Mann co-mis en scène par Giorgio Barberio Corsetti, *Amphitryon* de Kleist, *Peer Gynt* d'Ibsen). En 1998, il a écrit et mis en scène *Idylle à Oklahoma*, pièce publiée aux Éditions des Solitaires Intempestifs, d'après *Amerika* de Kafka. Entre 2001 et 2008, comédien de la troupe du TNS, il a joué sous la direction de Stéphane Braunschweig dans *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, *L'Exaltation du labyrinthe* d'Olivier Py, *La Mouette* de Tchekhov, *La Famille Schroffenstein* de Kleist, *Le Misanthrope* et *Tartuffe* de Molière. Il enseigne également à l'École et

Repères biographiques (suite)

en 2004, met en scène *Titanica* de Sébastien Harrisson avec la troupe du TNS. En 2008, il joue *Edouard II* de Marlowe, mis en scène par Anne-Laure Liégeois. À La Colline, avec Stéphane Braunschweig, dans *Lulu* de Wedekind (2010), *Rosmersholm* (2009) et *Le Canard sauvage* (2014) d'Ibsen, *Six personnages en quête d'auteur* (2012) et *Les Géants de la Montagne* de Pirandello (2014). Il a joué dans deux spectacles de Michael Thalheimer : *Combat de nègre et de chiens* de Koltès (2010), *La Mission* de Müller (2014) et dans *Les Criminels* de Bruckner (2011), mis en scène par Richard Brunel. On a pu le voir également dans *Des arbres à abattre* de Thomas Bernhard, spectacle dont il a co-signé la mise en scène avec Cécile Pauthe en 2012, et avec lequel il obtient le Prix de la Critique 2012 (Meilleur Comédien). Depuis 2014, il est artiste associé au Théâtre national de Strasbourg auprès de Stanislas Nordey. Il écrit *La Fonction Ravel*, récit édité aux Solitaires Intempestifs, dont il tire un spectacle en collaboration avec Cécile Pauthe, créé au Centre dramatique national de Besançon en 2016, et il met en scène en 2017 *Le Froid augmente avec la clarté*, d'après les récits autobiographiques de Thomas Bernhard, au Théâtre national de Strasbourg puis à la Colline.

Il enseigne régulièrement à l'École du Théâtre national de Strasbourg et à l'École régionale d'acteurs de Cannes et Marseille.

Glenn Marausse

En 2009, il entre au Conservatoire régional de théâtre de Nantes sous la direction de Philippe Vallepain. Il y rencontre Monique Hervouët qui lui propose le rôle de Damis dans *Le Tartuffe* de Molière, qu'elle crée en 2011 avec la compagnie Banquet d'Avril. En 2013, il est admis à l'École régionale d'acteurs de Cannes (ERAC). En 2016, pour son spectacle de sortie d'études, il joue au théâtre de la Colline dans *Suzy Storck* de Magali Mougel, mis en scène par Jean-Pierre Baro. C'est à l'ERAC également qu'il rencontre Stéphane Braunschweig, qui l'engage dès sa sortie dans *Soudain l'été dernier* de Tennessee Williams, puis, en 2018, dans *Macbeth* de William Shakespeare à l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

Thierry Paret

Ancien élève de l'École Nationale d'Art Dramatique de Strasbourg, sous la direction de Jacques Lassalle, Thierry Paret a beaucoup travaillé avec Stanislas Nordey et Stéphane Braunschweig. Dernièrement, avec Stanislas Nordey : *Mondes souterrains* (2012), *Je n'ai jamais vu un jour si terrible et si beau* (2013) et *Affabulazione* de Pier Paolo Pasolini. Et avec Stéphane Braunschweig : *Une maison de poupée* de Henrik Ibsen (2009), *Lulu* de Frank Wedekind (2010), *Le Canard sauvage* de Henrik Ibsen (2014), *Les Géants de la montagne* de Luigi Pirandello (2015). En 2016, il a joué dans *Iphigénie en Tauride* de Goethe, mis en scène par Jean-Pierre Vincent. En 2018, il a joué dans *Macbeth* de William Shakespeare, mis en scène par Stéphane Braunschweig à l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

Repères biographiques (fin)

Ana Rodriguez

Ana Rodriguez est une comédienne d'origine espagnole, formée en Belgique. Premier Prix au Conservatoire Royal de Bruxelles en 2004, elle a également reçu une formation en danse contemporaine et en chant.

Au théâtre, elle a joué dans une trentaine de pièces, sous la direction notamment de Jasmina Douieb, Pietro Pizzuti, Thierry Debroux, Stephen Shank, Christine Delmotte, Hervé Guerrisi... Dernièrement : *Pour en finir avec la question musulmane* de Rachid Benzine au Théâtre de Liège et à Mons. Elle a par ailleurs été dirigée par Ernesto Caballero dans *Boomerang* au Centro Dramático Nacional de Madrid. Ana Rodriguez fait partie du collectif de théâtre-danse *If Human* avec lequel elle a créé *Fear and Desire* sous la direction de Gaia Saitta et Julie Anne Stanzak aux Halles de Schaerbeek et à l'Auditorium de Rome.

Au cinéma, elle a tourné dans plusieurs longs-métrages dont *L'Échange des princesses* de Marc Dugain, *Sage Femme* de Martin Provost ou *Un petit boulot* de Pascale Chaumeil. Elle tient le rôle principal dans le court-métrage *Iris après la nuit* de Gabriel Vanderpas.

Assane Timbo

Après la Classe libre du cours Florent, Assane Timbo a joué sous la direction, entre autres, de : Fabienne Lucchetti, Sifan Shao, Thomas Bouvet, Brigitte Jacques-Wajeman (*Pseudolus le truqueur* de Plaute), Jean-Michel Ribes (*Musée haut, musée bas*, de Jean-Michel Ribes, mis en scène par l'auteur), Pierre Niney (*Si près de Ceuta*, de Pierre Niney, mis en scène par l'auteur), Jean-Marie Piemme (*Le Sang des amis*) et Pascal Antonini (*Parabole* de José Pliya). En 2017 : *Les Trois Soeurs* d'après Anton Tchekhov, un spectacle de Simon Stone à l'Odéon-Théâtre de l'Europe. Il a lui-même mis en scène *Parking*, d'Adeline Picault et *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* de Stig Dagerman.

Au cinéma, il a tourné dans *Musée haut, musée bas*, adaptation cinématographique de la pièce de Jean-Michel Ribes, et dans *Le secret de l'enfant fourmi*, de Christine François.